




NATALIA SYLVESTER

C'était le jour des morts

ROMAN

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benoîte Dauvergne

 **l'aube**

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

Titre original: *Everyone Knows You Go Home*

*This edition is made possible under a license arrangement originating
with Amazon Publishing, www.apub.com*

© Natalia Sylvester, 2018

© Éditions de l'Aube, 2021
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3679-8

Natalia Sylvester

C'était le jour des morts

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

À Ceci

«*La memoria guardará lo que valga la pena.
La memoria sabe de mí más que yo;
y ella no pierde lo que merece ser salvado.*»
EDUARDO GALEANO, *Días y noches de amor y guerra*

(La mémoire retiendra ce qui en vaudra la peine.
La mémoire en sait sur moi plus long que moi ;
et elle ne perd pas ce qui mérite d'être sauvé.
EDUARDO GALEANO, *Jours et nuits d'amour et de guerre*¹)

1. Albin Michel, 1987. Traduction de Claude Couffon et Iliana Lolitch (*Toutes les notes sont de la Traductrice*).

1

2 NOVEMBRE 2012

LE GRAND JOUR

Ils se marièrent le Jour des Morts, *el Día de los Muertos*. Personne n'y avait vraiment songé au cours des nombreux mois de préparatifs, mais le défunt beau-père de la mariée se chargea de le leur rappeler en apparaissant dans la voiture du couple à la suite de la cérémonie. Il se matérialisa derrière le volant puis posa le bras sur le dossier du siège voisin et se tourna vers Martin et Isabel.

«Magnifique cérémonie, *mijo*.»

Le sourire des jeunes mariés se figea. Chacun mit ce qui sembla une éternité à réagir et ne parvint finalement qu'à émettre quelques bredouillements.

Toute sa vie, Isabel avait entendu parler de ces esprits qui reviennent passer le jour des Morts auprès de leurs familles chaque année. Enfant, elle avait construit des autels dédiés à ses grands-parents, hommages vibrants faits de boîtes à chaussures ouvertes ornées de fleurs en

papier et d'icônes religieuses, qui ressemblaient beaucoup aux maquettes qu'elle fabriquait à l'école primaire. Quand elle était adolescente, sa famille se rassemblait autour de la tombe de sa grand-tante pour la nettoyer ; une année, sa mère apporta même un aspirateur à piles afin de dépoussiérer la pierre.

« Aujourd'hui, nous commémorons nos morts, disait-elle toujours. Nous leur rendons honneur. »

Le père de Martin paraissait plus exténué que mort, un peu comme s'il était en retard après être resté coincé dans les embouteillages. Ne sachant comment réagir, Isabel regarda son mari et fut stupéfaite de le trouver agacé. Pas effrayé, bien sûr, parce que son beau-père avait vraiment l'air inoffensif, comme sur les rares photos qu'elle avait vues de lui. En réalité, Martin semblait plutôt avoir mordu dans un piment plus fort qu'il ne l'imaginait.

« Tu savais qu'il viendrait ? demanda-t-elle.

— Non, mais ça lui ressemble tout à fait. Il n'y a qu'un homme sans gêne comme lui pour débarquer à un mariage sans y avoir été invité.

— Martin, je t'en prie ! »

Isabel ne s'était pas attendue à ce qu'il se montre aussi grossier. À vrai dire, toute la situation la prenait au dépourvu, mais ses réflexes de politesse et de respect à l'égard des aînés étant profondément ancrés – encore plus profondément que ses théories sur la vie et la mort à l'évidence –, le désir de mettre tout le monde à l'aise l'emporta rapidement sur la nécessité de comprendre la situation.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

C'était la première fois qu'elle rencontrait son beau-père. Isabel lissa sa robe blanche sous laquelle disparaissait littéralement la banquette et rajusta son voile sur ses épaules.

« Tu ne nous présentes pas ? »

Le vieil homme patientait en silence.

« Je refuse de lui parler, répondit Martin.

— Tu plaisantes, j'espère. »

Là-dessus, le beau-père d'Isabel sourit et se pencha vers elle au-dessus du petit espace qui séparait l'avant de l'arrière de la Rolls-Royce blanche de location.

« Il est tout à fait sérieux, je peux vous le garantir. Nous sommes tous de vraies têtes de mule dans la famille. Isabel, je m'appelle Omar. J'espère qu'on vous a au moins dit quel était mon nom.

— Bien sûr. *Encantada.* »

Dans des circonstances normales, Isabel se serait penchée pour l'embrasser, le serrer dans ses bras même, mais celles-ci n'avaient rien d'ordinaire. Elle ignorait à quelles lois obéissent les morts. Peuvent-ils toucher ? Sentir ? Tenir des objets ? Omar semblait capable de mettre le moteur en marche d'un instant à l'autre. Lorsqu'il posa finalement la main sur la sienne, Isabel ressentit, au lieu d'un contact physique, une vive chaleur semblable à un doux courant électrique. Son regard s'éclaira, mais Martin lâcha un petit rire dédaigneux et tourna la tête.

« Omar, murmura Isabel, le souffle court. Vous join-driez-vous à notre réception ? »

Elle regretta aussitôt de ne pas avoir trouvé quelque chose de plus intelligent à dire.

« C'est très gentil à vous de me le proposer, Isabel. Merci. »

Omar sortit de la voiture par la portière restée ouverte et commença à se diriger vers les jardins de l'église. Ni Isabel ni Martin ne tentèrent de le suivre.

Isabel n'aurait su expliquer pourquoi, mais elle était certaine qu'il ne serait pas là lorsque Martin et elle lanceraient la première danse ou trancheraient leur gâteau de mariage. Elle n'aurait pas besoin de jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de temps en temps pour surveiller l'arrivée de son beau-père. Et comme elle ne souhaitait pour rien au monde contrarier son mari, Isabel se comporta comme si cette rencontre n'avait jamais eu lieu.

*

Le soir de leur nuit de noces, elle ne parvint pas à s'endormir. Martin et elle avaient fait l'amour distraitement, comme si l'acte n'avait rien de nouveau – ce qui était le cas, bien entendu. Selon les critères de l'Église, ils étaient de mauvais catholiques. Avant cette journée, aucun d'eux n'était allé à la messe depuis des années. Ils avaient couché ensemble le soir de leur troisième rendez-vous et utilisé dès lors préservatifs, contraceptifs et spermicides, parfois même les trois à la fois.

Certes, faire l'amour n'avait rien de nouveau, mais Isabel s'était imaginé que le plaisir serait différent lors de leur nuit de noces, de la première union de leurs corps de mari et femme. Et pour la première fois, peu importerait qu'on les entende, qu'on les surprenne en pleins ébats

ou que le préservatif se déchire à dix endroits. Martin et elle étaient mariés à présent. Ils étaient unis pour la vie.

Martin avait peiné à défaire les boutons parfaitement ronds qui grimpaient, ridiculement proches les uns des autres, tout le long de sa colonne vertébrale. Isabel ne s'était rendu compte que le corsage l'avait gênée toute la soirée qu'une fois débarrassée de sa robe. Elle avait dû reprendre son souffle un instant. Les marques que les baleines avaient laissées sur sa peau à présent nue la démangeaient.

Jadis, quand elle songeait à sa nuit de noces, Isabel avait en tête d'innover en lui faisant l'amour ; c'était une envie sincère. Mais ce soir, elle éprouvait surtout l'envie de s'allonger contre lui, de fermer les yeux et de trouver Martin à ses côtés le lendemain matin, le surlendemain et ainsi de suite.

L'affaire terminée, les jeunes mariés avaient désentortillé leurs membres puis contemplé le plafond, et Isabel avait poussé un soupir. « C'était merveilleux », voulait-elle dire, mais d'autres mots s'étaient échappés de sa bouche : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Martin avait posé une main sur son front.

« Je ne savais pas qu'il était mort. »

Isabel avait soudain pris conscience qu'elle l'ignorait aussi, mais toute cette rencontre s'était révélée surréaliste et elle n'avait pas vraiment eu le temps d'analyser les circonstances de l'apparition d'Omar. Elle avait longtemps considéré le père de Martin comme un disparu. Le peu qu'Isabel savait de lui, c'était Claudia, la petite sœur de Martin, qui le lui avait appris.

« Mon père nous a quittés il y a des années, avait-elle expliqué la première fois qu'Isabel l'avait interrogée au cours d'une récréation en CE2.

— Il est mort, tu veux dire, ou parti vivre dans une autre ville ? »

À huit ans, Isabel manquait de tact et supportait mal l'ambiguïté. Claudia avait paru si peinée qu'elle avait cru que leur amitié ne survivrait pas à la récré, mais elle s'en était rapidement remise, et Isabel avait décidé de ne plus jamais l'interroger sur son père.

Celle-ci cherchait évidemment des indices chaque fois qu'elle allait chez Claudia. Il n'y avait pas le moindre portrait d'un père dans toute la maison, mais Isabel n'avait jamais l'impression que son absence était ressentie comme une sorte de manque. La seule fois où elle obtint un semblant d'explication, ce fut le jour où un démarcheur téléphonique particulièrement insistant finit par faire sortir la mère de Claudia de ses gonds.

« Je ne sais pas quand il rentrera ! hurla Elda au bout du quatrième appel. Il nous a quittés il y a des années, alors je n'en sais pas plus que vous ! »

Elle raccrocha, l'air contente d'elle. Isabel, les yeux fixés sur son bol de céréales, fit semblant de n'avoir rien entendu.

Longtemps après, Isabel se rappelait sans mal les automatismes du déni familial. Après leurs fiançailles, Martin et elle avaient invité Elda à une dégustation de gâteaux et le pâtissier leur avait demandé s'il fallait également attendre le père du futur marié.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

« Mon beau-père n'est plus des nôtres », avait répondu Isabel.

Elle avait attendu que Martin rectifie ; peut-être qu'après toutes ces années, leur mariage serait un événement suffisamment important pour que son père tente de se racheter. Mais Martin avait clos le sujet en interrogeant le pâtissier sur les différents glaçages.

À présent, celui-ci paraissait cependant troublé et ses yeux écarquillés restaient fixés sur le ventilateur du plafond, comme si le mouvement de l'air pouvait lui épargner l'embarras des larmes. Sa stratégie dut échouer car il enfouit le visage dans le cou d'Isabel et posa un bras en travers de son ventre.

Isabel ne l'avait jamais vu ainsi. Elle aurait certainement dû partager son chagrin mais en un sens, la situation semblait lui donner raison. *Voilà ce qui a changé*, songea-t-elle, *voilà ce que ça signifie d'être mariés*. Désormais, Martin ne ferait jamais preuve d'une telle vulnérabilité devant quelqu'un d'autre, et cette idée donnait à Isabel l'envie de se montrer forte pour deux.

« Tu peux au moins tourner la page maintenant, dit-elle. C'est une chance. Il aurait pu mourir et disparaître pour toujours sans que tu ne le saches jamais.

— Je ne veux pas tourner la page. Je ne veux pas le voir ni lui parler. Contente-toi de... de garder tes distances s'il revient, d'accord ? »

Ces paroles firent frissonner Isabel.

« Il gâche toujours tout.

— Mais non, personne n'a rien gâché aujourd'hui. »

Isabel passa les doigts dans les cheveux de Martin jusqu'à ce qu'il s'endorme profondément. Elle se dégagea doucement de son étreinte, se leva, se rhabilla puis se dirigea vers le petit salon de leur suite.

Omar était de retour, avachi sur le canapé à motif cachemire, les mains jointes sur les genoux. Un cri s'étrangla dans la gorge d'Isabel.

« Vous m'avez fait peur ! »

Omar haussa les épaules d'un air navré.

« Bouh !

— Ce n'est pas drôle.

— Un petit peu quand même.

— Vous êtes là depuis longtemps ? Vous nous avez entendus...

— Oh non, pas du tout !

— Mais comment avez-vous su que c'était le bon moment pour revenir ?

— Je l'ai su, c'est tout. »

Isabel l'observa avec perplexité. Après quelques marmonnements et bégaiements, Omar sembla enfin trouver les mots pour s'expliquer.

« Quand on est mort, on perçoit tout ce qui nous échappait de notre vivant. L'humeur d'une personne, son état d'esprit, les moments opportuns. Mais on ne lit pas dans les pensées des gens, s'empressa-t-il de préciser. D'une certaine façon, on est plus vivant qu'on ne l'a jamais été avant de mourir. »

Isabel s'approcha lentement de lui. Tout l'intriguait chez cet homme. Alors qu'elle contournait la table basse en bois et la somptueuse causeuse blanche

qui se trouvaient entre eux, elle regretta que cet hôtel soit si chic. Elle aurait préféré passer la nuit dans un établissement où une cafetière et des dosettes de café individuelles sont mises à la disposition du client dans chaque chambre, mais c'était un de ces hôtels où le service d'étage fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien qu'ils se soient mariés un vendredi afin de réduire les frais, Martin et elle avaient largement dépassé leur budget en réservant cette suite. Isabel s'imagina devoir expliquer la présence de l'esprit d'un mort dans le salon au personnel de l'hôtel et se retint de rire.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Omar.

— Je n'ai pas ri.

— Mais votre humeur a changé. Il y a à peine une minute, vous étiez effrayée.

— Pas vraiment effrayée. Disons surprise. »

Isabel s'assit en face de lui. Malgré l'obscurité, elle apercevait ses traits creusés baignés par la lumière froide des lampadaires qui brillait à travers les fenêtres. Maintenant qu'elle avait le temps de l'observer, elle était frappée par sa ressemblance avec Martin, ou plutôt par la ressemblance de Martin avec son père. Omar avait une abondante chevelure blanche et une épaisse barbe poivre et sel. Les cheveux de Martin étaient noir de jais et il était toujours rasé de près, mais ses joues commençaient à piquer dès le milieu de l'après-midi. En raison de leur pilosité, la peau des deux hommes paraissait épaisse ; leurs larges pores leur donnaient un air las, sauvage, qu'elle avait toujours trouvé séduisant. Omar était légèrement plus petit que son fils, mais de

carrure plus large. C'était la représentation parfaite du futur Martin, l'incarnation presque troublante de la progression naturelle du temps.

Bien entendu, la mort donnait un aspect légèrement différent à Omar. Plus tôt, dans la voiture, Isabel avait été trop bouleversée pour remarquer que son image tremblotait. Quand elle le regardait en face, il semblait aussi solide que n'importe quel être humain, mais dès qu'elle détournait les yeux et que sa silhouette se déplaçait dans son champ de vision, son image vacillait comme celle d'un appel vidéo qui se rafraîchit à cause d'une mauvaise connexion.

Isabel éprouvait l'envie irrésistible d'aller réveiller Martin et de se blottir dans ses bras afin qu'il l'ancre à nouveau dans leur monde. Mais repensant à ce que son mari lui avait demandé avant de s'endormir, elle se retint.

Son *mari*. Ce simple mot lui fit l'effet d'une révélation.

Omar croisa les jambes puis fit glisser une cheville le long de son tibia et la posa sur son genou.

« Mince, même vos gestes sont identiques, dit-elle.

— Est-ce que vous trouvez cela étrange ? Je peux partir si vous voulez. »

Cette fois, Isabel ne prit pas la peine de se retenir de rire.

« Vous avez raison. Bien sûr que ça l'est, dit-il.

— Ce qui serait plus étrange encore que votre présence, ce serait que je vous demande de partir maintenant que vous êtes là.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

— J'ai comme l'impression que mon fils ne serait pas du même avis que vous s'il me voyait, fit Omar à mi-voix.

— J'ai comme l'impression que vous avez raison. Mais vous n'êtes pas obligé de chuchoter. Même un tremblement de terre ne pourrait pas le réveiller quand il dort.

— C'est le sommeil d'un homme comblé.»

Isabel ne prit pas la peine de protester. Dehors, des gouttes silencieuses avaient commencé à tomber et faisaient chuintier les pneus des voitures qui dérapaient sur la chaussée légèrement humide.

«Je ne m'attendais pas à ce que vous reveniez, après l'accueil qu'il vous a réservé.

— Je n'en avais pas l'intention. J'ai essayé d'aller voir Elda et Claudita avant que commence la réception, mais elles m'ont ignoré.

— C'est étrange.»

Isabel s'était toujours imaginé qu'Elda le couvrirait d'injures à la première occasion.

«Elles ne m'ont pas paru préoccupées ce soir.»

Au contraire, Claudia s'était montrée inhabituellement gaie.

«Tant mieux, je suis content de ne pas avoir gâché la fête.

— Pourquoi n'ont-elles pas été heureuses de vous revoir ? Et pourquoi Martin a-t-il réagi ainsi ? Après toutes ces années, j'aurais cru qu'il serait soulagé.

— Le temps n'efface pas les sentiments. Il donne seulement davantage envie aux gens de les ignorer.

Ce n'est pas le cas de mes proches, cependant. Il faudrait que je meure quatre-vingts fois pour que tous trois soient heureux de me voir, et tout ce qui les réjouirait, ce serait la possibilité de me regarder mourir une quatre-vingt-unième.

— Franchement, j'en doute.

— Vous ne connaissez pas ma famille aussi bien que moi. »

Isabel fut surprise de se sentir blessée par ces mots. Omar sembla les regretter aussitôt.

« Je n'aurais pas dû dire ça. Ce n'est pas très délicat de ma part le jour de votre mariage.

— Mais vous ne niez pas que c'est la vérité. »

Omar ne répondit pas. Isabel sentit la dernière goutte d'adrénaline de la journée quitter son corps. En quelques minutes, Omar avait levé le voile sur l'unique zone floue de sa relation avec Martin qu'elle s'était efforcée d'ignorer ces dernières années. Chaque fois qu'il prétendait que l'absence de son père lui importait peu, Isabel faisait semblant de le croire. Elle se sentit soudain aussi embarrassée que si on venait de la surprendre à mentir.

« Pardonnez-moi », dit finalement Omar.

Il regarda l'horloge dont la petite aiguille approchait de minuit par à-coups.

« Je n'aurais pas dû dire ça. Lorsque je veux absolument apporter la preuve de ce que j'avance, il m'arrive d'oublier les bonnes manières.

— Ce n'est pas grave. Mais je crois bien que j'ai gâché toutes mes chances de faire bonne impression

sur vous. Une épouse plus loyale ne poserait pas de questions. Elle respecterait le souhait de son mari en évitant de vous parler.

— Il vous a demandé de m'ignorer ? »

Omar se redressa, l'air presque flatté que son fils ait parlé de lui. De peur d'avoir déjà suffisamment trahi la confiance de Martin, Isabel ne répondit pas.

« Si ça peut vous déculpabiliser, je n'ai jamais été impressionné par les gens qui ne posent pas de questions », dit Omar.

Isabel ne put s'empêcher de sourire.

« Moi non plus. Je suis désolée d'être aussi franche, mais c'est juste que... À peine suis-je mariée que vous me demandez d'agir dans le dos de mon mari.

— Je vous en prie, ne vous excusez jamais d'être franche.

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Oui. Et je suis plus fier de mon fils à chaque minute qui passe.

— Merci. »

Isabel se leva et resserra son peignoir autour d'elle en inspirant profondément. Le silence qui s'était installé dans la pièce, cette pause dans une conversation de fin de soirée au moment où les invités comprennent qu'il est temps de partir, était facilement interprétable. Si Omar en avait conscience, il n'en montrait cependant rien. Un rougissement de panique monta au visage d'Isabel. Elle attendit néanmoins un instant pour se racler la gorge.

« Excusez-moi. Je ne resterai que quelques minutes de plus. J'aimerais juste que nous discussions. »

Isabel se rassit et croisa les mains sur les genoux, le dos droit.

« De quoi ? »

Sa franchise sembla troubler Omar. Peut-être la question était-elle trop directe pour qu'il y réponde avec simplicité.

Il sourit et effleura sa joue du bout des doigts, provoquant sur la peau d'Isabel une sensation de picotements.

« À vous de me le dire. Posez-moi toutes les questions que vous voulez. Toutes celles qui ne vous mettent pas mal à l'aise.

— D'accord. Pourquoi êtes-vous ici, Omar ?

— Avec vous ? Je vous l'ai dit : comme Elda refusait de me voir, je suis venu ici. »

Ce n'était pas exactement ce qu'elle lui demandait, mais Isabel ne le lui fit pas remarquer.

« Et pourquoi a-t-elle refusé de vous voir ? »

Omar haussa les épaules.

« C'est à elle qu'il faudrait poser la question.

— Et Martin alors ? »

La patience d'Isabel diminuait.

« J'ai été vraiment surpris qu'il me voie. »

Omar secoua la tête avec perplexité.

« Mais bon, c'était le jour de son mariage et je suis son père, même si... »

— Même si vous l'avez abandonné quand il avait sept ans ?

— Ah. Que vous a-t-il raconté d'autre ?

— Il m'en a suffisamment dit pour que je comprenne pourquoi il ne voulait pas de vous ici. »

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

Ce n'était pas totalement vrai. Martin avait la manie de répondre aux questions par une pirouette ou bien (si c'était inévitable) par une réponse sans rapport avec le sujet. Isabel trouvait cela charmant tant qu'il s'agissait de choses aussi futiles que le bon déroulement de sa journée ; mais dès qu'on abordait le sujet de son père ou de son enfance, il préférait lui raconter une joyeuse anecdote familiale plutôt que d'aller au fond des choses.

« Qu'aimeriez-vous savoir d'autre ? » demanda Omar.

Isabel tenait à lui prouver qu'elle connaissait sa famille mieux qu'il ne le pensait. Elle se rappela une des seules histoires que Martin lui ait jamais racontées sur ses parents.

« Parlez-moi de la fois où vous jouiez à cache-cache et où Martin s'est si bien caché qu'il vous a fallu une heure pour le retrouver.

— Quoi ?

— Il avait quatre ans et s'était caché dans la penderie ! Il a même reçu une rosette en guise de récompense. Martin adore me raconter cette histoire.

— C'était à l'époque où nous habitions dans ce petit appartement de Pecan Boulevard ?

— Oui, voilà.

— Je ne... Je suis surpris qu'il s'en souvienne. Nous n'étions aux États-Unis que depuis quatre ans, et nous avons fait venir ma famille du Mexique. Mes parents d'abord, puis mon cousin Julio. Nous n'aurions jamais dû l'aider. Il ne provoquait que des problèmes depuis que nous étions gamins. Je me demande ce qui m'a pris de penser qu'il avait dû changer en grandissant. Nous

étions tous si naïfs à l'époque ! Nous étions persuadés que la vie était différente dans ce pays... et c'est sans doute le cas, mais pas comme on l'imagine. Elda n'était pas dupe cependant. C'est pourquoi elle a insisté pour que nous lui propositions notre canapé pour un mois seulement. Nous ne lui laisserions pas un jour de plus pour trouver du travail et un logement. Un jour qu'il m'aidait à réparer une fuite dans la salle de bains, nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas le bon type de clé à molette. Comme il fallait que je parte travailler, Julio a proposé de me déposer au boulot, d'aller chercher l'outil approprié et de réparer le lavabo. Il reviendrait me chercher plus tard, après mon travail. Je n'ai pas vraiment réfléchi en lui remettant mes clés. Le soir, je l'ai attendu des heures, comme un idiot. J'ai fini par prendre le bus pour rentrer. Elda m'attendait avec une amie, mais Julio n'était pas à la maison. Bien entendu, nous avons commencé à imaginer le pire. Il avait dû avoir un accident, se bagarrer ou se faire arrêter par la police et s'apprêtait à être expulsé. Et nous ne le saurions jamais. Parce que nous ne pouvions appeler personne, vous voyez ? Nous nous sommes donc contentés d'attendre. Finalement, des sirènes ont retenti au loin, puis de plus en plus près. Quand elles sont devenues assourdissantes, nous avons attendu que ça passe, comme d'habitude, qu'elles poursuivent leur chemin, vous voyez ce que je veux dire ? Mais les gyrophares rouge et bleu ont commencé à éclairer notre salon, et Martin s'est réveillé en nous demandant ce qui se passait. Nous n'en avons aucune idée, mais nous

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

nous doutions que c'était mauvais signe. "Occupe-toi de ton cousin, a dit Elda, je veille sur notre fils." Dès que je suis sorti, j'ai vu Julio au volant de ma voiture se faire arrêter à quinze mètres à peine de l'entrée de notre immeuble. Les policiers ont aussitôt vérifié s'il avait bu en lui demandant de marcher, un test auquel il a immédiatement échoué. Je me suis dit que c'était fini, qu'il allait se faire expulser. Je le reverrais peut-être quelques mois plus tard, s'il parvenait à trouver assez d'argent pour retraverser la frontière. Puis je me suis dit que s'ils nous trouvaient tous, nous serions également renvoyés au Mexique. Je me suis donc arrêté au milieu du parking et j'ai fait comme si j'allais chercher un Coca au distributeur. Comme si je ne le connaissais pas. Mon propre cousin ! Lui ne m'a sans doute pas vraiment reconnu ; il était tellement ivre qu'il aurait été incapable de distinguer un flic d'un clown. J'ai récupéré mon soda, je suis retourné à la maison où j'ai éteint toutes les lumières, puis nous avons attendu que les flics et Julio disparaissent. Il s'est écoulé plus d'une heure. Martin a passé tout ce temps dans la penderie tandis qu'Elda faisait les cent pas dans l'appartement – par nervosité, pensais-je, mais je suppose qu'elle faisait semblant de le chercher. Elle m'a raconté plus tard que c'était ainsi qu'elle avait protégé notre fils de la réalité ce soir-là. J'ignorais tout de la rosette en revanche.

— Je... Je n'imaginai pas que l'histoire s'était déroulée ainsi. »

Isabel se cala dans le canapé.

« Comment mon fils la raconte-t-il ?

— C'est un de ses plus anciens souvenirs. Il en parle comme d'un de ses premiers triomphes. À mon avis, l'expérience lui a paru d'autant plus excitante qu'il était très tard. L'heure du coucher était passée depuis longtemps, mais voilà qu'on lui proposait de jouer à cache-cache et qu'on lui remettait un prix parce qu'il venait de battre le record familial !

— *Ay*, Elda. Elle a toujours su s'y prendre avec lui.

— Et vous alors ? »

Ce fut au tour d'Omar de se lever comme s'il se préparait à partir. Le voyant s'étirer, Isabel se demanda si ses os craquaient, si ses membres fatiguaient ou s'il effectuait ce geste par simple habitude.

« Je suppose que ça dépend des points de vue.

— C'est à vous que je pose la question. J'interrogerai Martin plus tard », dit-elle en désignant la chambre d'un haussement de sourcils.

Omar se tourna vers la porte, l'air nostalgique.

« Je pensais être un bon père. J'ai essayé de l'être. Mais parfois, de nos meilleures intentions naissent nos pires erreurs. »

Isabel eut la soudaine impression que la voix d'Omar s'éloignait d'elle, comme s'il espérait dissimuler cet aveu. Pire qu'une certaine impuissance, il semblait éprouver un sentiment d'injustice – Omar n'aurait sans doute pas souffert davantage si on l'avait privé de ses dernières volontés. Il tentait péniblement de lui confier des faits qu'il n'avait jamais eu l'occasion de raconter, mais la réticence de sa belle-fille à l'écouter l'avait découragé au point qu'il se contentait

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

de devinettes et de vérités voilées. Isabel regretta de ne pas pouvoir faire davantage pour lui.

« Dites à mon fils que je réessaierai de lui parler l'an prochain. »

Il déposa sur son front un baiser aussi léger qu'une brise. Isabel sourit et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, Omar avait disparu.

*

Les semaines suivant leur mariage, Isabel et Martin découvrirent que la vie conjugale n'était pas tellement différente de la vie de concubinage. Aux personnes qui leur demandaient sans arrêt : « Alors c'est comment, le mariage ? », ils prenaient grand plaisir à répondre que tout était comme avant.

« Encore heureux, sinon je regretterais de l'avoir épousée ! » ajoutait Martin après un silence devenu gênant.

Il adorait répéter cette blague. De temps en temps, Isabel se prêtait au jeu en faisant semblant d'être aussi indignée que son interlocuteur, puis elle éclatait de rire avec eux.

« Dans combien de temps arrêteront-ils de nous poser la question, d'après toi ? » lui demanda Martin un soir.

Tous deux regagnaient leur voiture après avoir dit au revoir à Claudia, remportant la bouteille de rhum à moitié entamée que son petit ami, Damian, avait insisté pour qu'ils conservent jusqu'à leur prochaine

petite fête. Au grand soulagement d'Isabel, les invités comptaient juste quelques enseignants de l'école de Damian, ainsi que des stewards et hôtesse de l'air qui travaillaient avec Claudia – bref, que des gens se bornant aux questions d'usage. Au bout d'un moment, le salon s'était transformé en salle des professeurs tandis que, dans la cuisine, les collègues de Claudia sirotaient du vin et échangeaient des anecdotes terrifiantes à propos de leurs passagers. Isabel s'était surtout contentée d'écouter, riant de leurs plaisanteries même quand elle ne les comprenait pas. C'était beaucoup plus facile que d'essayer d'avoir une vraie conversation avec Claudia qui la tenait à distance depuis le jour de leurs retrouvailles.

«Au moins un an, répondit Isabel, contente de penser à autre chose. Ou quand un autre couple se mariera. Ça ne me dérange pas tellement.

— Je m'en doute, puisque tu supportes mon bon mot à chaque fois.

— Ça faisait partie de mes vœux de mariage : j'ai accepté de supporter les blagues idiotes de mon mari.

— Comment est-ce que cette phrase a pu m'échapper ?

— C'était sous-entendu. Tu n'as jamais été doué pour comprendre le sens caché de mes paroles.

— Je vois. »

Martin fit le tour de la voiture et ouvrit la portière d'un geste théâtral.

«Mais peu importe, tant que ça nous permet de jouer au bon petit couple. »

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

Isabel monta en riant dans la voiture, les jambes légèrement engourdis par ses trois verres. En de tels moments, elle trouvait incroyable que Martin et elle soient toujours ensemble. Bien qu'elle le connaisse depuis l'enfance, il la prenait souvent au dépourvu. Ils n'avaient repris contact que deux ou trois ans plus tôt grâce à une série de rencontres fortuites lors de quelques fêtes d'amis communs, au cours desquelles leur curiosité de l'autre s'était trouvée piquée aux pires moments possible.

*

La première fois qu'ils s'étaient recroisés, Isabel avait failli ne pas le reconnaître. Martin avait à présent la poitrine large et mesurait presque dix centimètres de plus qu'elle, si bien que sa mâchoire se trouvait juste au niveau de ses yeux. Ses cheveux foncés tombaient droit sur son front, et ses yeux (qu'elle avait toujours trouvés trop grands pour son visage) étaient parfaitement mis en valeur par des lunettes à fine monture. Rien en lui n'avait changé, tout était simplement plus équilibré et raffiné. Isabel s'était réjouie de voir qu'il était sorti de ce que Claudia et elle appelaient jadis en secret sa phase Kenny G. L'espace d'un instant, elle avait même hésité à lui en parler, préférant finalement lui demander des nouvelles de sa famille.

Tous deux bavardaient dans l'étroit couloir du trois-pièces d'un ami devant la porte des toilettes. Martin trouvait drôle que les gens passent la moitié de leur vie

de couple à dissimuler leurs besoins humains les plus basiques, alors qu'ils ne voyaient aucun inconvénient à faire la queue devant des toilettes en se plaignant de la longueur de la file. Comme si tout ce qu'ils avaient l'intention de faire, une fois à l'intérieur, était d'admirer la forme du carrelage.

« Ou du savon, avait dit Isabel. Comme si c'était leur seul souci. »

Avec un sourire, Martin avait en vain tenté de répéter rapidement trois fois cette phrase. Ils avaient éclaté de rire, la porte des toilettes s'était ouverte et Isabel avait compris que Martin attendait en fait sa petite amie.

Quatre mois plus tard, ils s'étaient de nouveau croisés par hasard. À ce moment-là, Isabel était célibataire. Elle avait reconnu la petite amie avant de le voir et, alors qu'elle admirait ses longues jambes et ses larges hanches, Isabel avait conclu qu'elle ne serait jamais le genre de Martin. Peut-être n'en avait-elle pas vraiment envie, en fin de compte. La soirée s'était terminée par une partie de Petit Bac pendant laquelle Martin et elle avaient donné les mêmes réponses de si nombreuses fois (*Choses que les gens gâchent : leur vie*) que surpasser l'autre était devenu un enjeu personnel.

À l'époque où Martin, redevenu célibataire, l'avait invitée au restaurant puis au cinéma, Isabel sortait avec un des représentants en produits pharmaceutiques de son hôpital depuis environ un an. Son invitation l'avait tellement surprise qu'elle avait cru qu'ils sortiraient à deux couples.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

« Richard meurt justement d'envie d'essayer le nouveau menu de ce restaurant ! » s'était-elle exclamée, avant de comprendre son erreur.

La situation était devenue gênante à l'instant où la jeune femme invitée par Martin leur avait demandé depuis quand ils se connaissaient.

« Quasiment depuis que nous sommes nés ! » avait-il répondu.

Ce n'était pas totalement vrai, mais tous deux l'auraient bien aimé.

Des mois après avoir enfin saisi l'occasion de sortir ensemble, Martin avait admis qu'il avait détesté l'ex-petit ami d'Isabel avant même que les deux couples aient terminé leur dîner.

« Chaque fois que j'essayais de ne pas te regarder, je le surprenais à détourner les yeux de toi. Ce mec ne semblait pas se rendre compte de la chance qu'il avait. »

Martin et Isabel étaient si fous l'un de l'autre que les choses n'avaient pas traîné. Il était inutile de la présenter à sa famille ; le jour où elles s'étaient revues, Elda avait agi comme si elle retrouvait sa propre fille après un long voyage. Claudia l'avait en revanche saluée avec l'indifférence d'une simple connaissance qui ne s'était même pas aperçue de son départ. Au début, l'idée avait seulement effleuré Isabel ; elle en avait parlé à Martin qui l'avait aussitôt rassurée : sa sœur était juste un peu réservée. Isabel était bien placée pour le savoir, mais la réserve de Claudia n'était pas la même qu'avant. C'était toujours Elda, non sa fille, qui voulait savoir ce qui s'était passé dans la vie d'Isabel depuis la troisième. Claudia n'osait

pas aborder le sujet du passé ; aussi leur histoire d'amitié éternelle était-elle rapidement passée pour anodine, comme si elle n'avait servi que de déclencheur à l'histoire d'amour d'Isabel et Martin. Ils avaient commencé à sortir ensemble un été et s'étaient fiancés peu après le nouvel an.

« J'en étais sûre ! s'était exclamée Claudia lorsqu'ils le lui avaient annoncé. Super. »

Isabel n'aurait su dire si sa future belle-sœur se réjouissait de cette nouvelle ou de l'avoir vue venir.

« J'ai toujours espéré que vous finiriez ensemble », avait dit Elda.

Isabel avait alors entendu Martin réprimer un rire et deviné que tous deux pensaient à la même chose : un matin, après qu'Isabel était restée dormir chez eux, Elda avait réprimandé Martin parce qu'il était entré dans la cuisine simplement vêtu d'un boxer. Elle l'avait aussitôt envoyé s'habiller en déclarant que ce n'était pas avec les *cuatro pelos* qui poussaient sur sa poitrine qu'il allait impressionner Isabel.

« Maman, tu m'humiliais devant elle à la moindre occasion !

— C'est parce que vous étiez trop jeunes pour songer à ces choses.

— Ce n'étaient pas nous qui y songions. »

En de tels moments, quand Isabel avait l'impression d'être la seule à ne pas avoir oublié son amitié avec Claudia, c'était toujours Martin qui s'en souvenait.

Cependant, il ne se rappelait pas tout.

« Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ta sœur et moi avions cessé de nous parler ? »

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

La tête lourde, le corps tanguant à chaque virage, Isabel regardait la lumière des phares de la voiture transformer en route le néant obscur.

«Je pensais que vous vous étiez simplement perdues de vue. Après ton changement d'école.»

Isabel surprit son haussement d'épaules dans le reflet de la vitre.

«Après la mort de mon père, tu veux dire.

— Je n'avais pas compris que c'était lié. Je suis désolé.

— C'est normal, j'imagine.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien. Enfin, ta sœur avait l'air de penser que ce n'était pas un drame : alors, qu'est-ce qui aurait pu te faire penser le contraire ? Je comprends mieux maintenant.

— Quoi donc ?

— La façon dont vous faites face dans la famille. Ou pas.»

Pendant leur lune de miel et depuis leur retour, Martin devenait parfois curieusement silencieux. Isabel devinait qu'il pensait à son père. Elle lui demandait à chaque fois s'il voulait en parler mais invariablement, il l'embrassait sur le front comme si c'était elle qui avait besoin de réconfort et répondait : «Il n'y a pas grand-chose à en dire.» Un jour, alors qu'elle émettait un doute sur le bien-fondé de cette opinion, Martin lui avait répondu sèchement : «Il nous a quittés sans un mot. Pourquoi est-ce que je lui accorderais plus d'attention ?»

« Accorde-m'en plus alors », avait eu envie de dire Isabel, mais elle avait laissé ce sujet pour plus tard, comme d'habitude. À présent, sa frustration montait à la manière d'une plante enfermée dans le noir qui cherche la lumière.

Elle posa la tête contre l'appui-tête puis la tourna vers Martin.

« Le soir de notre mariage, ton père est revenu pendant que tu dormais.

— Quoi ? Dans notre chambre d'hôtel ? »

Martin s'arrêta à une intersection à la sortie d'une voie de desserte. Le drapeau du Texas gravé dans le mur de soutènement longeant l'axe routier se déployait au-dessus d'eux. Les lumières qui luisaient sous le pont, tour à tour bleues et roses, dessinaient le contour du visage de Martin au néon. Isabel devina à sa façon de serrer les lèvres qu'il tentait de maîtriser ses émotions. De l'incrédulité, de la colère peut-être. Ou bien un sentiment de trahison.

« Et quand comptais-tu me le dire ?

— J'attendais le bon moment.

— Enfin merde, Isa ! Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Discuter, c'est tout. Il m'a dit qu'il voulait voir ta mère...

— Ma mère ? »

Martin commença à se frotter les paumes sur le volant.

« Ta sœur aussi mais ça n'a pas marché, alors il est venu nous voir. J'étais la seule de nous deux à ne pas dormir », murmura-t-elle, consciente d'énoncer une évidence.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

Lorsqu'ils pénétrèrent enfin dans leur lotissement, Martin lui lança un regard anxieux.

« Bon, et qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ? »

— Rien d'important. Nous avons simplement... fait connaissance. »

Un petit grognement s'échappa du nez de Martin.

« Je suis ravi pour vous. »

Il sortit de la voiture, récupéra deux ou trois choses dans le coffre et tout l'habitacle trembla au moment où il le referma. L'éclairage intérieur faiblit, comme si les petites lampes ne détectaient plus la présence d'Isabel. Celle-ci laissa le silence du parking l'envelopper quelques instants. Elle vit Martin se tourner vers elle sur le seuil de leur duplex, mais elle n'était pas tellement pressée de le rejoindre.

Au moment où elle entra dans l'appartement, Martin était déjà au lit, un livre fermé sur les genoux. Il fit semblant de ne pas la remarquer tandis qu'elle se déshabillait, se lavait le visage et s'appliquait de la crème autour des yeux par petites touches.

Lorsque Isabel se glissa enfin dans leur lit, Martin fit défiler toutes les pages de son livre et soupira au milieu de leur faible brise.

« Alors, tu l'aimes bien ? »

Elle haussa les épaules.

« Je le connais à peine. »

Martin baissa les yeux vers la couette et hocha la tête, comme s'il la comprenait.

« Ma mère me racontait souvent des histoires sur mon grand-oncle maternel. Il est mort une nuit où

l'électricité était coupée parce que sa femme et lui n'avaient pas pu payer la facture. Par la suite, chaque jour des Morts, sa famille dressait un autel à sa mémoire et allumait toutes les lumières de la maison afin qu'il repose en paix. Et qu'il sache qu'ils allaient bien.»

Martin rit et posa les mains sur la bouche.

«Je ne sais pas quelle paix pense mériter mon père, mais ce n'est pas moi qui la lui apporterai, ni ma mère ou ma sœur. Et s'il croit pouvoir se servir de toi pour entrer en contact avec nous...

— Ce n'est pas ce qu'il cherchait, protesta Isabel en tirant sur une bouloche du couvre-lit. Personne ne vous a appelés pour vous annoncer sa mort ?

— Qui était au courant ? Le jour où il est parti, Isa, c'est plus ou moins comme s'il était mort. Il a disparu du jour au lendemain. Envolé. De toute façon, ça n'a plus d'importance maintenant.»

Bien au contraire, songea Isabel.

«Il m'a dit qu'il reviendrait. Pour réessayer de te parler.»
Martin rit.

«Autant essayer de ressusciter.

— Tu veux dire que tu le repousserais ? Après tout ce qu'il aura surmonté pour te revoir ?

— C'est exactement ce que je craignais. Pourquoi sommes-nous encore en train de parler de lui ? Pourquoi faut-il soudain que tout tourne autour de lui ?

— Parce que rien ne tourne jamais autour de lui !»

Les mots avaient jailli de sa bouche. Le silence entre eux frémit, incapable d'absorber le choc. Isabel

se tourna afin de se rapprocher de Martin et prit ses mains dans les siennes.

« Est-ce vraiment exagéré ? De vouloir tout savoir sur toi parce que je t'aime ? »

— Je ne suis pas mon père, Isa. Et il n'est pas une espèce de manuel qui te permettra de me comprendre. Je n'arrive pas à croire que tu estimes avoir besoin de ça pour m'aimer. »

Isabel trouva cette image à la fois cruelle et touchante, mais le fait même de ne pas savoir comment interpréter les paroles de son mari ne faisait que souligner ses difficultés à le comprendre. Voilà peut-être ce que voulait dire Martin au sujet de son père : certaines personnes provoquent tant de problèmes dans la vie des autres qu'on ne s'en porte pas plus mal quand elles disparaissent.

« Toute cette histoire est ridicule, dit-elle finalement. Je suis désolée de m'appesantir dessus. »

D'un geste lent, Martin porta le dos de sa main à ses lèvres et déposa sur sa peau un baiser froid et humide.

« Pas la peine de t'excuser. Promets-moi simplement de ne raconter ça à personne. Je ne veux pas que ma mère entende parler de ses apparitions. »

— Tu crois qu'il lui ferait du mal ?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce que ça lui est arrivé ?

— Je l'ignore. La plupart des gens pourraient répondre à cette question au sujet de leurs parents, mais je n'en ai aucune idée. Toutes les hypothèses sont plausibles. »

*

Les semaines suivantes, Isabel s'efforça de chasser le souvenir d'Omar. Parfois, quand elle s'assoupissait et que ses pensées la ramenaient à sa discussion avec lui le soir de son mariage, elle n'était pas totalement sûre qu'il s'agisse d'un souvenir ou bien d'un rêve. Ne parvenant plus à s'endormir, Isabel se rendait dans la cuisine sur la pointe des pieds, se servait une tasse de lait chaud, vérifiait ses e-mails et lisait les nouvelles du jour sur son portable. Elle avait ainsi l'impression de remplacer un type de pensée par un autre, l'immatériel par le summum du concret, mais lorsqu'elle avait terminé sa lecture, elle se sentait toujours troublée et insatisfaite.

Isabel essayait d'imaginer des moyens subtils d'interroger Claudia au sujet de son père, mais chaque fois qu'elle trouvait le courage de l'appeler, elle tombait sur sa boîte vocale.

APPELLE-MOI QUAND TU AURAS ATTERRI, lui écrivait-elle, mais Claudia se contentait de répondre par un : TOUT VA BIEN ?

JE T'APPELAIS JUSTE POUR TE DIRE BONJOUR.

MERCI. SUPERFATIGUÉE, ON PEUT DISCUTER DEMAIN CHEZ MA MÈRE ?

Mais elles le faisaient rarement.

À l'approche du nouvel an, Isabel se résolut à se concentrer sur sa vie avec Martin : aujourd'hui, l'année qui approchait et les cinq suivantes. Ensemble, ils firent des projets, établirent des budgets et se fixèrent des objectifs.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

Alors qu'ils se rendaient au cinéma un dimanche, Isabel aperçut un panneau VISITE LIBRE rédigé à la main et cria à Martin de faire demi-tour. Elle avait bien failli le rater au milieu de la foule de pancartes annonçant la construction du lotissement sorti de terre à la place d'une ancienne plantation d'agrumes.

«Nous allons rater le film», l'avertit Martin, mais c'était plus une constatation qu'une protestation.

Un jeune agent immobilier leur tendit des brochures dès qu'ils entrèrent dans la maison. Vestige intact du début des années 1980, elle avait une bonne charpente et leur semblait moins impersonnelle que les centres commerciaux et les quartiers fermés qui poussaient comme des champignons à McAllen. C'était ici – entre ces murs jaunis par le soleil et sous ce toit qui s'élevait en parfait triangle comme sur un dessin d'enfant – que se dérouleraient les prochains événements de leur vie.

MARS 1981

« **C**hacun porte sa propre gourde », leur dit-il. Puis, comme cette phrase ne provoquait que des coups d'œil perplexes dans sa direction – six paires d'yeux fuyants refusant de croiser les siens –, il répéta lentement : « *Agua. Cada uno carga su propia agua.* »

Les migrants hochèrent la tête presque simultanément. Les deux hommes se levèrent du tapis puis se dirigèrent d'un pas traînant vers la petite commode de la chambre du motel afin de rapporter une gourde à chaque membre du groupe.

Le passeur essaya de ne pas regarder leurs mains sales et gercées se refermer sur le métal brillant. Ces gourdes, en plus du plein d'essence qu'il avait payé à un ami afin qu'il le dépose de ce côté de la frontière, constituaient sa plus grosse dépense. D'après ce qu'on lui avait dit, les migrants apporteraient sans doute les leurs, mais il y avait de fortes chances qu'ils les perdent pendant leur longue marche. Certains se la faisaient

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

voler, d'autres perdaient simplement leurs affaires et étaient trop épuisés pour retourner les chercher ; aussi le passeur en avait-il apporté en plus. Il les récupérerait à leur arrivée, en même temps que le reste de l'argent qu'ils lui devaient.

Les hommes, deux gourdes pleines dans les mains, retournèrent dans le coin de la pièce où tous les autres étaient blottis. La femme de l'un d'eux – ou sa petite amie, peu importe – leva les yeux vers lui, les bras croisés, et marmonna qu'il aurait pu en apporter deux de plus pour leur amie. De tout le groupe, celle-ci était la seule non accompagnée d'un homme. Elle se cramponnait à sa petite fille qui ne devait pas avoir plus de cinq ou six ans.

« Pas d'enfants », avait dit le passeur, et voilà qu'on lui en amenait deux. Au moins, l'autre était un garçon. Il avait quelques années de plus, sans doute l'âge auquel lui-même avait commencé à travailler dans les champs. *Les garçons sont capables de supporter la chaleur*, pensa-t-il en se détournant de la fillette et des deux femmes. Il faisait au moins trente-huit degrés dans le désert et ces gens paraissaient gelés de la tête aux pieds.

Il était 4 heures 25. Le passeur les avait déjà envoyés aux toilettes. Bientôt, il irait régler la note à la réception et, tous ensemble, ils longeraient les sept pâtés de maisons qui les séparaient de la nationale. Ils tourneraient en direction du nord, marcheraient au bord de la route puis se fondraient dans les broussailles bien avant d'atteindre la rivière. Le reste était d'une simplicité trompeuse ; des kilomètres et des kilomètres de marche

dans des conditions qu'ils étaient loin d'imaginer. Lui avait effectué ce trajet d'innombrables fois, mais ce groupe était le premier qu'il conduisait seul.

« Le Texas, ce n'est pas comme chez vous, dit-il en essayant cette fois de ne pas les regarder. Il y fait aussi chaud que dans un four. Pour éviter de cuire, il ne faut pas s'arrêter. »

Pour une fois, le passeur n'eut pas besoin de se répéter. Mais au moment où il posa la main sur la poignée de la porte, il entendit un des migrants derrière lui adresser d'une voix grave quelques paroles d'encouragement au groupe. L'homme se tut un instant quand il remarqua que la fillette l'écoutait aussi. Il s'agenouilla pour la regarder et la poussa à boire un peu d'eau.

« Prête pour cette petite aventure ? » lui demanda-t-il.

Comme s'il avait posé la question à tout le groupe, les autres hochèrent la tête.

Le migrant se releva. Il mesurait juste cinq ou six centimètres de plus que les autres, mais il était plus mince et beaucoup mieux bâti que le second homme. Il portait une chemise à rayures bleues et grises et un sac à dos noir si haut que la poignée du dessus touchait presque la base de sa nuque.

Regardez-moi ce héros, songea le passeur. Il devina que ce surnom allait lui rester, ne serait-ce que dans son esprit, car c'était cet homme que le groupe allait suivre.

Lui-même n'était que le guide, celui qui connaissait le chemin : mais pour passer de l'autre côté, il leur faudrait bien davantage que des instructions. Les choses

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

se passaient toujours ainsi ; il fallait bien que l'espoir et la force jaillissent de quelque part. Cette fois, il était soulagé de les voir se manifester chez l'un d'eux aussi rapidement.

Le passeur les regarda rassembler leurs gourdes ainsi que leurs sacs en plastique remplis de photos et de vêtements. Tandis qu'ils franchissaient la porte du motel après lui, il compta leurs têtes basanées. Six. On lui avait dit de s'attendre à sept migrants, mais il n'était pas stupide au point de chercher à savoir ce qu'était devenue la personne manquante. Il effectua les calculs habituels, comptant les jours et les estomacs affamés des enfants qui l'attendaient chez lui. Six, ça allait encore, pourvu qu'un autre groupe suive rapidement.

« ¡*Vamos!* », dit-il plus fort qu'il ne l'aurait dû, compte tenu de la clarté du crépuscule.

2 NOVEMBRE 2013

PREMIER ANNIVERSAIRE : NOCES DE PAPIER¹

Un samedi matin, le jour de son premier anniversaire de mariage, Isabel se réveilla en pensant à Omar. Elle doutait de pouvoir le revoir un jour, ou tentait du moins de se convaincre qu'elle ne le reverrait plus, car il est bien connu que lorsqu'on s'attend à ce qu'un événement arrive, celui-ci ne se produit jamais. Isabel roula jusqu'au milieu du lit et posa le bras sur la poitrine de Martin. Son agence tournait une publicité pour un nouveau client, et c'était la première fois qu'il s'occupait tout seul d'un contrat aussi important. Isabel n'avait pas non plus pu prendre sa journée, mais elle était soulagée de ne pas travailler de nuit car ils pourraient ainsi fêter leur anniversaire dans la soirée.

« Bonjour, mon petit mari. »

1. Les éléments associés aux anniversaires de mariage varient selon les pays. Il s'agit ici de la coutume américaine.

C'ÉTAIT LE JOUR DES MORTS

Elle ne se lassait pas de cette phrase. Les vieux couples les avertissaient sans arrêt qu'il fallait travailler dur pour faire fonctionner son mariage et que le chemin était jalonné de surprises, ce que Martin et Isabel avaient en effet constaté dès leur première année conjugale. En avril, la maison avait été inondée ; en juin, Martin avait dû tirer une croix sur l'augmentation de salaire qu'il espérait obtenir ; et en août, la crainte qu'Isabel soit enceinte leur avait fait prendre conscience qu'ils n'étaient pas du tout prêts à devenir parents.

« Accrochez-vous, vous ressortirez plus forts de ces épreuves », adorait répéter Elda.

Désormais, Isabel n'ignorait plus son conseil avec un haussement d'épaules.

Martin et elle se préparèrent comme d'habitude pour le travail. Leurs lavabos étaient fixés si près l'un de l'autre que tous deux ne cessaient de se heurter quand ils tendaient la main vers une serviette ou un peigne. Martin en profita pour ponctuer chaque légère collision d'un baiser. Dans le cou. Sur l'épaule. Puis tirant doucement sur son bras alors qu'elle rangeait sa brosse à dents, il l'enlaça dans une brève étreinte.

Les matins ordinaires, chacun était trop pressé pour cajoler l'autre. Peut-être ne recevrait-elle aucun cadeau pour leur anniversaire, mais Isabel était heureuse que son mari comprenne que le véritable amour repose sur ces petits moments de bonheur simple.

Elle fit au revoir à Martin tandis qu'il sortait la voiture du garage, puis commença à rassembler ses

affaires. Devant le réfrigérateur ouvert, elle faillit laisser tomber le sachet de son déjeuner en apercevant une silhouette sombre derrière la porte.

Un cri s'étrangla dans sa gorge.

« Putain de merde ! » hurla-t-elle avant de plaquer une main sur sa bouche, les yeux écarquillés de honte, au moment où elle s'aperçut qu'il s'agissait de son beau-père.

Sa grossièreté fit éclater de rire Omar dont la pomme d'Adam sembla danser de jubilation.

« Je suis désolé, mais t'entendre jurer comme un charretier, c'est aussi drôle que de surprendre une ballerine en train de péter.

— Oh, bon sang, Omar... »

Isabel essaya de cacher son amusement en se penchant sur l'évier. Elle ne savait pas quoi faire de ses bras – il ne semblait pas convenable d'êtreindre son beau-père, mais tout aussi indélicat de ne pas le faire. Tous deux s'étaient rencontrés une seule fois après tout, un an plus tôt jour pour jour.

« Je sais que tu risques d'être en retard au travail, dit Omar. Mais j'espérais juste passer une ou deux minutes seul avec toi.

— Je ne pensais pas que vous reviendriez. »

Isabel se demanda si Omar était capable de détecter les petits mensonges, s'il existait pour lui une différence réelle entre une légère affabulation et un abus de confiance.

« Tu es pressée, je comprends. Vas-y, vas-y.

— Mais où irez-vous si je pars ?

— Oh, ce n'est pas un problème. Je pourrais aller tourmenter quelques anciennes petites amies. Puis aider un ou deux copains à tricher au poker. »

Il suffit à Isabel de voir trembler les lèvres d'Omar pour appeler l'hôpital et prévenir ses collègues qu'elle était malade. Tout le reste semblait sans importance. Ne pas lui accorder quelques heures de sa journée serait aussi cruel que de refuser de donner à un mendiant des pièces trouvées sur le trottoir. Qu'il est injuste de négliger l'indispensable !

« Attendez-moi une seconde, d'accord ? »

Après avoir appelé au travail, le premier réflexe d'Isabel fut de lui offrir à boire.

« Il y a dix ans, je t'aurais demandé un scotch pur.

— Mais vous ne pouvez plus boire.

— Je ne peux plus, ou bien je n'en ai pas besoin. Après la mort, le corps devient insignifiant, tu sais. Je ne vois pas très bien comment l'expliquer autrement.

— Vous ne ressentez donc rien ? »

Omar sourit.

« Bien au contraire. Parfois, j'ai l'impression d'être trop sensible. »

Il tira sur le col de sa chemise et le desserra en tournant la tête d'un côté puis de l'autre. Il portait une fine chemise à manches longues qui rappelait à Isabel les pages d'un vieux livre de bibliothèque, ainsi qu'un jean foncé usé et une ceinture en cuir marron dont la boucle était aussi grosse que son poing. Ils ne se trouvaient pas à plus d'un mètre vingt l'un de l'autre, mais alors qu'elle observait ses mouvements, Isabel s'aperçut qu'ils ne

faisaient aucun bruit. Pas un craquement d'os. Pas un bruissement de tissu, ni même le faible son d'un soupir. Elle voyait pourtant sa poitrine se dilater tandis qu'il la regardait dans les yeux.

« Est-ce que c'est douloureux ? De venir ici, je veux dire ? »

Omar commença à arpenter le salon, longeant les étagères en bois et les portes vitrées qui s'ouvraient sur le jardin. Il était dix heures du matin et la pièce était baignée de soleil. Omar passa devant les photos encadrées de leur mariage, de leur lune de miel, d'un dîner dominical en famille chez Elda, ainsi qu'un portrait d'Isabel et Martin assis dans l'herbe à un concert. Chaque image retenait son attention quelques secondes, puis il passait à la suivante.

« Le temps paraît interminable quand je ne suis pas ici et s'écoule en un clin d'œil lorsque je discute avec toi. Mais c'est la même chose quand on est vivant, je suppose. Raconte-moi ce que j'ai manqué. Comment s'est passée votre année ? »

« Superbien », aurait répondu Isabel si la question lui avait été posée par quelqu'un d'autre. Elle n'aurait pas vu d'inconvénient à remplacer une conversation substantielle par cette réponse. C'eût été plus facile que d'être de bonne foi.

« J'imagine que quand nous repenserons à cette première année de mariage, dans plusieurs décennies, nous ne repenserons qu'à un ou deux moments essentiels. Le reste nous paraîtra flou. C'est triste quand on y pense. »